

Écriture Sainte, liturgie et présence du Christ

Andrew Wandsworth¹

Les études liturgiques contemporaines se sont, depuis le Concile Vatican II, largement inspirées des conclusions des biblistes modernes pour présenter une certaine conception de la relation entre les différents éléments constitutifs de notre liturgie catholique. On comprend alors que, une fois encore, les catholiques se voient accuser par les non-catholiques de ne pas connaître l'Écriture. Il est certain que l'Écriture occupe une place centrale dans notre conception de la liturgie, tout comme d'ailleurs dans la vie de l'Église : c'est en effet dans la sainte liturgie que la majorité des catholiques découvrent le plus clairement les deux sources de la révélation divine (*scriptura et traditio*) et s'y abreuvent le plus fréquemment.² Il y a quelque chose de direct et, en même temps, de vital dans la communication que Dieu fait de Lui-même dans la Parole qu'est la Sainte Écriture, ce que le *Catéchisme de l'Église catholique* exprime de la façon suivante : « À travers toutes les paroles de l'Écriture Sainte, Dieu ne dit qu'une seule Parole, son Verbe unique en qui Il se dit tout entier. »³

Il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur les textes du Missel pour se rendre compte que l'Écriture Sainte est, de loin, la principale source de textes liturgiques : les *Prières de préparation* au bas de l'autel, l'*Introït*, l'*Épître*, le *Graduel*, l'*Alleluia* (ou le *Trait*), les *Évangiles*, les versets de l'*Offertoire*, les prières du *Lavabo*, le *Pater* et les versets de la Communion sont tous, sans exception (mises à part les doxologies), des textes de l'Écriture ; en outre, le *Gloria*, le *Sanctus* et l'*Agnus Dei* sont manifestement inspirés de l'Écriture.

Compte tenu du caractère éminemment spirituel des textes liturgiques du Missel, il n'est guère surprenant que les Pères de l'Église primitive parlent fréquemment de la révérence due à la Sainte Écriture, qui est la Parole de Dieu, et, dans ce sens, la sainte liturgie de l'Église est le mode par lequel le contenu de la Révélation divine est proclamé.⁴ C'est d'ailleurs ce qu'exprime Origène lorsqu'il nous rappelle que cette révérence est analogue à celle qui est

¹ Conférence prononcée lors du 6e colloque du CIEL, à Versailles, le jeudi 9 novembre 2000.

² *Dei Verbum*, 10.

³ *Catéchisme de l'Église catholique*, 102 (cf. Hb 1, 1-3). Dans la Messe, la sainte humanité du Christ, qui nous est rendue présente dans le sacrement de Son Corps et de Son Sang, est également mise en évidence dans l'humanité du Verbe de Dieu : « En effet, les paroles de Dieu, passant par les langues humaines, ont pris la ressemblance du langage des hommes, de même que jadis le Verbe du Père éternel, ayant pris l'infirmité de notre chair, est devenu semblable aux hommes » (*Dei Verbum*, 13).

⁴ « La mission du Christ et de l'Esprit Saint qui, dans la liturgie sacramentelle de l'Église, annonce, actualise et communique le mystère du salut, se poursuit dans le cœur qui prie » (*Catéchisme de l'Église catholique*, 2655).

due au Saint Sacrement. Il affirme que, bien entendu, les fidèles veilleront très soigneusement, lorsqu'ils recevront la Sainte Communion, à ce qu'aucune parcelle de la Sainte Eucharistie ne tombe à terre : ce serait en effet d'une coupable impiété qu'ils en laissent perdre ne serait-ce que la moindre partie. Une révérence *du même ordre* devrait être accordée à la sainte Parole de Dieu, laquelle n'est pas simplement un élément constitutif d'un rite préparatoire à la consécration et à la distribution de la Sainte Communion mais est partie intégrante de notre célébration du mystère salvifique du Christ dans le saint sacrifice de la Messe.⁵

Je tiens à souligner à ce stade que je n'adhère à aucune des opinions erronées selon lesquelles, d'une manière ou d'une autre, la présence du Christ dans l'Écriture serait identique à Sa présence dans les espèces consacrées de la Sainte Eucharistie. L'Église a toujours affirmé, fondamentalement et sans ambiguïté, que, dans les espèces consacrées, le Christ est présent *modo singulari*,⁶ un mode de présence qui, pour reprendre une expression que l'on trouve dans *Lumen Gentium*, est marqué par « une différence essentielle et non seulement de degré ». ⁷ Cela dit, cette révérence fondamentale à l'égard de la Parole de Dieu est bien mise en évidence dans certaines caractéristiques de la liturgie dont nous savons qu'elles sont d'origine très ancienne, par exemple les marques de respect accordées à l'évangéliste pendant la grand-messe et les messes pontificales : l'évangéliste est solennellement apporté en procession avec des cierges et de l'encens, nous nous tenons debout pendant le chant de l'Évangile, nous nous signons lors du dialogue d'introduction, et le prêtre l'encense après avoir chanté l'évangile.⁸ Ce sont là autant d'expressions d'une compréhension instinctive de la vérité théologique exprimée dans la *Constitution sur la Révélation divine*, qui fait remarquer que, lorsque les Saintes Écritures sont employées dans la liturgie de l'Église, c'est le Christ qui parle, et l'on peut dire que le Christ nous est présent dans les Écritures.⁹

Ayant donc constaté que l'Écriture constitue une composante essentielle de la liturgie dans son ensemble, nous allons maintenant concentrer notre attention sur la relation

⁵ Cf. Origène : *Homiliae in Exodum*, XIII, 3.

⁶ Sacrée congrégation des rites : *Eucharisticum mysterium* (1967), 55 : « Dans la célébration de la Messe, les principaux modes de présence du Christ à Son Église nous sont progressivement révélés. En tout premier lieu, le Christ est présent dans l'assemblée des fidèles réunis en Son nom ; ensuite, dans Sa Parole, lorsque les Écritures sont lues et expliquées ; en la personne du ministre ; et enfin, et d'une manière unique (*modo singulari*), sous les espèces de l'Eucharistie. »

⁷ *Lumen Gentium*, 10.

⁸ Ces cérémonies se voient accorder plus d'importance encore dans certains rites non romains et dans tous les rites orientaux, où le prêtre bénit les fidèles avec l'évangéliste après avoir chanté l'Évangile.

⁹ *Dei Verbum*, 3.

particulière entre la *messe des catéchumènes* et la *messe des fidèles* ; on va voir qu'il est alors possible de commencer à bien se rendre compte de l'immense importance de cette caractéristique essentielle de la liturgie eucharistique de l'Église catholique. *Sacrosanctum Concilium* nous rappelle que ces deux éléments ne sont pas distincts mais qu'ils forment « un seul acte de culte », lequel est constitué par deux parties « étroitement unies entre elles ».¹⁰

Le Concile de Trente nous a donné les formules qui expriment de la façon la plus claire la nature sacrificielle de la Messe, mais on remarquera que, dans l'antiquité, la Messe est la seule forme de culte qui associe une liturgie de la Parole à la liturgie sacrificielle qu'est l'Eucharistie. Dans les anciennes religions païennes, on ne trouve pas cette association entre *instruction* et *sacrifice* : les temples n'étaient accessibles qu'à ceux qui offraient les sacrifices. Dans le Temple juif, le parvis intérieur était réservé aux divers rites de sacrifice qui y étaient célébrés ; la lecture et l'enseignement de la Torah se faisaient uniquement dans les parvis extérieurs du Temple et dans les synagogues. Dès les temps les plus anciens, les influences du Temple et celle de la synagogue confluent dans une liturgie sacrificielle tout imprégnée de la présence de la Sainte Écriture.

La Liturgie de la Parole, qui est une partie intégrante de la messe des catéchumènes, a son origine dans le service célébré le matin du shabbat à la synagogue. Ce service se déroulait invariablement selon le schéma suivant : une première lecture de la Torah, un psaume, une lecture des *Neviim* (prophètes), puis une explication homilétique des lectures de la *sidrah* (le passage lu), et enfin des prières de conclusion. Si l'on perçoit nettement la ressemblance avec notre avant-messe, on ne sait pas très bien par contre comment, historiquement, cet élément liturgique particulier a été introduit dans la célébration de la messe. Sur ce point (comme sur bien d'autres ayant trait à l'histoire ancienne de l'évolution de la liturgie de la messe), les spécialistes sont très divisés. Cependant, on peut distinguer, en gros, trois points de vue différents pour expliquer cette inclusion.

- La liturgie scripturaire de la synagogue a été reprise par l'Église dans la célébration de la messe au début du II^e siècle en guise de compensation suite à l'expulsion des chrétiens des synagogues et à leur séparation de la vie liturgique de la communauté juive. Le Nouveau Testament atteste que des chrétiens d'origine juive assistaient régulièrement aux services d'instruction dans le Temple de Jérusalem et dans les synagogues locales auxquelles ils

¹⁰ *Sacrosanctum Concilium*, 56.

appartenaient.¹¹ Il semblerait que les communautés de gentils aient abandonné le culte synagogaal bien avant la fin du I^{er} siècle, bien que des chrétiens d'origine juive aient maintenu cette pratique pendant quelque temps encore.

- Le second point de vue (que je partage) est que l'élément scripturaire de la liturgie a été partie intégrante de la Messe dès le départ. Si l'on considère que le discours de Notre-Seigneur qui nous a été conservé dans Jn 13-17 fut, en fait, prononcé au cours de la Sainte Cène, le précédent liturgique que constitue cette institution paraît évident. Nous savons aussi (Ac 20, 7-11) que Paul a longuement parlé lors de la célébration eucharistique qui eut lieu à Troas, ce qui confirme que, dans leur pratique, les Apôtres semblent avoir suivi le précédent institué par le Seigneur.
- La troisième théorie, celle que préfèrent les spécialistes d'une école, sinon strictement moderniste, du moins plus moderne, est que, à l'origine, dans l'Église primitive, la liturgie scripturaire était distincte de la célébration de l'agape eucharistique. Mais, contre cette opinion, nous avons l'injonction de saint Paul (Col 4, 16 et 1 Th 5, 27) demandant que ses épîtres soient lues dans l'assemblée ; aussi, ne peut-on raisonnablement supposer que, pour ce faire, l'assemblée la plus appropriée ait été celle réunie pour la célébration de la messe ? Cependant, ce que l'on pourrait retenir de cette suggestion, c'est l'idée selon laquelle la forme la plus ancienne des Évangiles – les Actes des Apôtres – se présentaient sous la forme d'une série de lectures conçues pour être lues pendant la messe.¹²

À l'ère post-apostolique, saint Justin, qui écrivait vers 150, nous dit que la coutume habituelle de l'Église à cette époque était que, le dimanche matin, la liturgie de la Parole (messe des catéchumènes) était suivie par la liturgie de l'Eucharistie (messe des fidèles). Il semble raisonnable d'interpréter la description que saint Justin donne de la messe à son époque – et qui est aussi celle de la messe que nous célébrons aujourd'hui encore – en disant que ces deux éléments étaient conjoints et ne constituaient qu'une seule célébration.

Dans la *Première Apologie* de saint Justin, on trouve deux descriptions de la célébration de la messe : l'une présente une messe qui inclut la liturgie baptismale et l'autre

¹¹ Ac 2, 46.

¹² Cela vaudrait aussi pour le livre de l'Apocalypse qui, manifestement, a été conçu pour être lu à voix haute pendant la sainte liturgie (cf. Ap 1, 3), considérant que son contenu ne devait pas être tenu « secret » (Ap 22, 10) et qu'il était destiné à être des « révélations concernant les Églises » (Ap 22, 16).

de la messe du dimanche matin. Dans la première description, il n'est pas question d'une liturgie de la Parole, et l'on peut penser que c'est parce que le baptême était administré au cours d'une vigile prolongée (la *Veillée pascale*), dont l'un des principaux éléments était une liturgie de la Parole. Par contre, la seconde description de la messe ordinaire du dimanche à cette époque comporte effectivement cet élément essentiel de la liturgie :

« Le dimanche, les chrétiens se réunissent pour une célébration commune ; ils entendent les prophètes et les évangiles selon que le temps le permet. Lorsque le lecteur a terminé, le célébrant leur adresse la parole, les exhortant à mettre en pratique ce qu'ils ont entendu. »¹³

Les sources les plus anciennes ne nous donnent aucune indication sur le cycle des lectures ; on peut cependant raisonnablement supposer que, très vite, l'Église a adopté la pratique juive d'un tel cycle (la synagogue avait un cycle annuel pour la lecture de toute la Torah). Des détails beaucoup plus nombreux nous sont fournis par les *Constitutions apostoliques* écrites au IV^e siècle à Antioche. Ce document témoigne que, à Antioche, l'habitude était d'avoir quatre lectures (deux de l'Ancien Testament, une épître et un évangile). Cependant, certaines indications permettent de penser que, au IV^e siècle, la pratique était, à Rome sinon ailleurs, de n'avoir qu'une seule lecture qui ne fût pas tirée de l'Évangile ; celle-ci était tirée du Nouveau Testament le dimanche et de l'Ancien Testament en semaine. Ceux qui tiennent à défendre la disposition du lectionnaire du *Missale Romanum* de 1962 devraient prendre note de l'antiquité de cette tradition vénérable !

On critique souvent le lectionnaire de l'ancien missel sous prétexte qu'il ne propose qu'une sélection limitée de lectures de l'Écriture en comparaison avec les cycles plus larges du *Missale Romanum* (1969). On entend aussi fréquemment l'observation selon laquelle une seconde lecture non tirée des évangiles (sans lien thématique avec la première lecture) rend la liturgie de la parole trop confuse dans la diversité de ses éléments et de ses thèmes. Mon avis personnel est que si le cycle traditionnel des lectures est commenté correctement dans nos sermons, cela ne peut que renforcer et approfondir une véritable participation au mystère du Christ rendu présent dans les sacrés mystères.

Il est par ailleurs intéressant de noter que, au IV^e siècle, il n'était pas inhabituel que soient lus, à la messe, des textes non tirés des Écritures, et en particulier des textes hagiographiques pour les fêtes des martyrs.¹⁴ Mais cela finit par être considéré comme un

¹³ Saint Justin : *Apologie* I, 67, 3-4.

¹⁴ Cela semble avoir été la coutume en Afrique du Nord, en Espagne et en Gaule.

abus et, comme cela n'avait jamais été pratiqué par l'Église de Rome, cette pratique fut bientôt abandonnée.

Aux III^e et IV^e siècles, nous voyons aussi s'instaurer un lieu particulier pour la proclamation des lectures ; il s'agissait à l'origine d'une plate-forme surélevée, parfois munie d'un *legilium* ou lutrin. Progressivement, c'est ce qui devint l'*ambon*, lequel était utilisé non seulement pour les lectures mais aussi pour les chants qui les scandaient et peut-être même pour l'homélie. C'est là un témoignage historique important du fait que, à ce stade, la liturgie de la Parole avait été définitivement incorporée dans la célébration de la messe. Les sources nous indiquent aussi que, tant à Rome qu'à Constantinople, le nombre de lectures fut progressivement fixé à deux.

Il est impossible de déterminer à quel moment exactement on en est venu à utiliser un cycle de lectures ou un lectionnaire communs. Dans le sud de l'Italie, il existait certainement un lectionnaire pour les dimanches après l'Épiphanie et après la Pentecôte dès le VI^e siècle. Ce type de lectionnaire continua à se développer au siècle suivant, duquel datent les premiers lectionnaires complets.

L'*Ordo Romanus Primus*, qui date du VII^e siècle, nous donne une claire description de ce qu'était à cette époque la liturgie de la Parole au cours de la messe : il est certain qu'il n'y avait qu'une seule lecture autre que l'Évangile. Ce document précise que l'évangélaire n'était pas porté en procession au début de la messe mais qu'il était déposé sur l'autel avant le début de la messe. Après la Collecte, le sous-diacre chantait l'épître. Pendant les chants qui précédaient l'évangile, le diacre de l'évangile s'avancait vers le trône papal, s'inclinait devant le pape et demandait sa bénédiction. Puis il prenait l'évangélaire sur l'autel et, précédé par la procession de l'Évangile, il se rendait à l'ambon. C'est dans cette description qu'il est fait mention, pour la première fois, de cierges accompagnant l'Évangile. D'après le contexte, il est clair qu'ils symbolisent la lumière du Christ présente dans Sa Parole : l'Évangile. Après le chant de l'évangile, tous les membres du clergé présents dans le *presbyterium* s'inclinaient devant l'évangélaire. Celui-ci était alors immédiatement ramené au palais papal, et ce dernier détail nous montre bien la vénération attachée au livre des Évangiles, richement orné et incrusté de pierres précieuses pour indiquer d'une manière visible l'importance fondamentale qu'il avait dans la sainte liturgie.

C'est aussi de cette époque que nous avons des indications d'un cycle d'évangiles pour les dimanches et fêtes solennelles. Nous pouvons affirmer avec certitude que c'est ce même cycle d'enseignement évangélique qui s'est perpétué jusqu'à nous pendant douze

siècles, témoignage éloquent de l'appel permanent à la conversion qui est au cœur de notre foi. C'est probablement à la même époque aussi qu'apparaît l'association, de tradition ancienne donc, entre certains textes scripturaires et la célébration de fêtes et mystères particuliers, ce qui est une caractéristique durable de notre liturgie et qui, aujourd'hui encore, est au cœur même de notre perception de certaines doctrines essentielles et de certains mystères fondamentaux. Cela souligne que la liturgie fait en général un emploi typologique de la Sainte Écriture, les deux Testaments nous étant présentés comme une révélation unique de l'économie salvifique de Dieu dans le Christ et étant interprétés à la lumière l'un de l'autre.¹⁵

Au moyen âge eut lieu une mise en valeur, comparable en beauté, de la liturgie de la Parole et ce, dans la manière dont elle était proclamée. Ce fut l'époque du *cantor*, dont l'art se manifeste dans des chants de grande beauté pour le Graduel, le Trait et l'Alleluia que l'on trouve dans des manuscrits de ce temps. De nombreux liturgistes modernes veillent scrupuleusement à ne pas s'arrêter à cet aspect de la beauté esthétique de la liturgie médiévale car ils veulent à tout prix nous convaincre que la liturgie médiévale se détachait progressivement des fidèles. Le premier objectif de cet obscurcissement volontaire est de renforcer les arguments en faveur d'une réforme liturgique radicale plus récente, en particulier pour ce qui concerne l'élément scripturaire de la liturgie.

De ce point de vue de l'évolution de la liturgie, l'aspect de la pratique liturgique de l'Église médiévale qui importe le plus est la pratique de plus en plus répandue de célébrations privées, sous la forme de messes basses. Je n'ai pas l'intention de me lancer dans une polémique contre la messe basse étant donné que, pour moi comme pour la plupart de prêtres, c'est la forme la plus fréquente de célébration de la Messe. Il convient cependant de se rappeler que l'effet immédiat de ce mode de célébration est que tous les textes liturgiques se voient attribuer la même dignité. Dans un tel cas, comme par exemple dans une messe privée célébrée presque entièrement à voix basse, il n'est pas difficile de voir que la proclamation de la Sainte Écriture pourrait se voir accorder un moindre respect. Peut-être cela souligne-t-il, pour nous, l'importance fondamentale qu'il y a à garder une claire conception du caractère particulier de chaque texte liturgique, qu'il soit destiné à être chanté ou à être lu et, dans ce dernier cas, selon qu'il est dit *clara voce* ou silencieusement. Sur ce point, c'est dans les

¹⁵ « L'Église, déjà aux temps apostoliques, et puis constamment dans sa Tradition, a éclairé l'unité du plan divin dans les deux Testaments grâce à la *typologie*. Celle-ci discerne dans les œuvres de Dieu sous l'Ancienne Alliance des préfigurations de ce que Dieu a accompli dans la plénitude des temps, en la personne de son Fils incarné. Les chrétiens lisent donc l'Ancien Testament à la lumière du Christ mort et ressuscité » (*Catéchisme de l'Église catholique*, 128, 129).

modes les plus solennels employés par l'Église pour la célébration, comme par exemple dans la grand-messe, que l'on trouvera une clef herméneutique d'interprétation bien claire.

Gardant clairement à l'esprit ce cadre historique et liturgique, considérons maintenant certaines perspectives théologiques qui servent à souligner l'importance centrale de la présence du Christ dans la proclamation de Sa Parole au cours du saint sacrifice de la Messe : le Christ, le Verbe vivant, nous parle ou, plutôt, il nous fait participer à la conversation qui a lieu avec Dieu le Père par l'Esprit Saint. Pour reprendre une expression de saint Augustin : « Nous Lui parlons lorsque nous prions ; nous L'écoutons lorsque nous lisons les oracles divins » (*De Officiis ministrorum*, 1, 20, 88 ; *PL* 16, 50).¹⁶

- Le Christ est présent dans Sa Parole et, d'une manière particulière, dans l'Évangile de la Messe, lequel constitue un sacramental pour nous disposer à recevoir la grâce et pour le pardon des péchés.¹⁷
- Le Christ, qui nous est présent dans la proclamation de Sa Parole, est rendu sacramentellement présent sur nos autels dans les Saintes Espèces et nous Le recevons dans Sa totalité dans la communion.¹⁸
- Tout comme le Christ est présent dans l'action de la Messe,¹⁹ celle-ci est le lieu privilégié de l'interprétation de Sa Parole. C'est le même Saint-Esprit qui a inspiré la rédaction de la Sainte Écriture qui agit dans l'épiclese du Canon pour effectuer la transformation du pain et du vin en le Corps et le Sang du Verbe vivant de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ.²⁰

¹⁶ C'est une idée que l'on retrouve fréquemment dans les textes du Magistère : « Le Dieu de toute providence qui, dans les desseins adorables de Son amour, a d'abord élevé la race humaine à la participation de la nature divine et, ensuite, l'a délivrée de sa faute et de sa ruine universelles [...] a accordé à l'homme un don et un gage merveilleux en lui faisant connaître, par des moyens surnaturels, les mystères cachés de Sa divinité, de Sa sagesse et de Sa miséricorde » (Léon XIII : *Providentissimus Deus*, Introduction). Et, plus récemment : « Effectivement, pour l'accomplissement de cette grande œuvre, le Christ s'associe toujours l'Église, son Épouse bien-aimée, qui l'invoque comme son Seigneur et qui passe par lui pour rendre son culte au Père éternel » (*Sacrosanctum Concilium*, 7).

¹⁷ Qu'il suffise de rappeler la prière silencieuse que récite le prêtre après l'Évangile : « *Per evangelica dicta deleantur nostra delicta* ». Dans les rites orientaux, une litanie pénitentielle suit le chant de l'Évangile. Dans le rite dominicain, un signe de croix qui conclut la lecture de l'évangile sert à reconnaître la grâce de ce sacramental particulier et à en bénéficier.

¹⁸ Ainsi, c'est par l'Église que nous recevons la Parole du Christ et son interprétation, et c'est par cette même Église que nous recevons, par le moyen des sacrements, la grâce du Christ qui nous permet d'être conformé à sa ressemblance - cf. *Lumen Gentium* 48, 4.

¹⁹ « La mission du Christ et de l'Esprit Saint qui, dans la liturgie sacramentelle de l'Église, annonce, actualise et communique le mystère du salut, se poursuit dans le cœur qui prie » (*Catéchisme de l'Église catholique*, 2655).

²⁰ « La Sainte Écriture doit être lue et interprétée à la lumière du même Esprit qui la fit rédiger » (*Dei Verbum*, 12).

- Notre révérence pour le Verbe de Dieu qui nous est présent dans la célébration du saint sacrifice de la Messe devrait nous faire mieux percevoir le Royaume de Dieu présent sous une forme réalisée dans l'action de la Messe et, en particulier, l'œuvre sanctificatrice permanente de la Parole de Dieu dans la vie de tous ceux qui célèbrent ce saint mystère.²¹

À propos de ce dernier point, il nous faut reconnaître en toute honnêteté que la médiocrité de bien des célébrations liturgiques n'aide guère les gens à saisir cette dynamique intérieure de la sainte liturgie. Les communautés et paroisses qui sont en mesure de proposer un mode de célébration plus solennel, accompagné de chants liturgiques appropriés bien exécutés, offrent un immense trésor qui a une valeur tant catéchétique que spirituelle. C'est là une vision de la liturgie qui s'est pleinement développée au XIX^e siècle avec le renouveau, en France, de la vie monastique intégrale grâce à des personnages aussi éminents que Dom Prosper Guéranger et Dom Paul Delatte, de Solesmes, et Dom Jean-Baptiste Muard et Dom Romain Banquet, de La Pierre-qui-Vire. Tous ces maîtres de la vie spirituelle ont exhorté ceux qui les ont suivis à avoir un plus grand amour et un plus grand respect pour la Parole de Dieu dans la Sainte Liturgie.

La *Règle* de saint Benoît nous donne le trésor inestimable de l'office monastique traditionnel, lequel constitue le contexte parfait lorsque la célébration de la messe conventuelle occupe sans conteste la première place. Il n'est guère surprenant que les fils actuels de ces pionniers d'une spiritualité liturgique authentique aient apporté une contribution aussi considérable au développement de cette œuvre essentielle de catéchèse pratique. C'est pour nous tous un émerveillement que d'y assister dans un monastère, mais avons-nous réfléchi à la façon dont ces mêmes idées pourraient être appliquées aux contextes pastoraux extrêmement différents de nos propres célébrations liturgiques ?

Il est probablement juste de dire que ceux qui, de nos jours, ont analysé le rite romain classique ont eu tendance à considérer avec une certaine méfiance les positions des spécialistes modernes des Écritures, et non sans raison, dans la mesure où ces idées vont souvent de pair avec des formules doctrinales hétérodoxes. Je suis personnellement convaincu que, pour ce qui est des études scripturaires, la voie la plus prometteuse est qu'elles s'ancrent dans le contexte plus large de l'étude de la liturgie puisque, après tout, il nous a été dit que

²¹ « Grâce à son sens surnaturel de la foi, le Peuple de Dieu tout entier ne cesse d'accueillir le don de la Révélation divine, de le pénétrer plus profondément et d'en vivre plus pleinement » (*Catéchisme de l'Église catholique*, 99).

« l'étude de la Sainte Écriture [doit donc être] pour la sacrée théologie comme son âme ».²² Et, si cela nous était plus naturel et évident, notre prédication s'en trouverait grandement améliorée et la Messe orienterait beaucoup plus de gens dans la direction dont nous savons qu'il est possible d'aller.

La sainte liturgie est le contexte le plus approprié pour la Parole de Dieu, et c'est précisément en relation avec ce contexte que nous comprenons et apprécions cette Parole le plus clairement et le plus en profondeur. Je me vois confirmé dans cette opinion par une réflexion du vénérable John Henry cardinal Newman qui, à propos de la crainte religieuse qu'inspire le culte authentique et de la subordination de tous les éléments de la sainte liturgie à leur unique fin, écrit cette profonde réflexion que je vous sou mets en conclusion :

« Il y a deux choses que nous savons des anges : qu'ils chantent : "Saint, Saint, Saint" et qu'ils font la volonté de Dieu. Leur sainteté est faite d'adoration et de service. Et notre sainteté à nous est en proportion de la mesure dont nous nous rapprochons d'eux. Mais tous les exercices de l'esprit qui nous amènent à réfléchir sur notre état et à le constater, sur ce qu'est le culte et pourquoi nous adorons, sur ce qu'est le service et pourquoi nous servons, sur ce qu'impliquent nos sentiments et ce que signifient les paroles que nous prononçons – tous ces exercices, sauf à savoir vraiment les utiliser, tendent à éloigner nos esprits de la seule chose vraiment nécessaire. Toutes les preuves de la religion, les preuves et les démonstrations de doctrines particulières, les preuves scripturaires – tout cela nous donne sans doute l'occasion d'exercer les grands et admirables pouvoirs de notre esprit, et ce serait du fanatisme que de vouloir les dénigrer ou les rejeter. Mais il y faut un esprit qui s'enracine et s'ancre dans l'amour afin qu'il ne se dissipe pas dans ces exercices. Quant aux esprits véritablement religieux, lorsqu'ils sont engagés dans de tels exercices, plutôt que de se contenter de simples controverses, il est certain qu'ils verront la recherche devenir méditation, l'exhortation devenir adoration, et la discussion devenir enseignement.²³

Espérons et prions que la façon dont nous appréhendons et apprécions la présence du Christ dans la liturgie ne soit pas moins équilibrée et saisie dans la crainte religieuse et que, comme pour Newman et pour nos frères les fidèles de chaque époque de l'histoire de l'Église, la sainte liturgie devienne le lieu de notre rencontre avec Dieu, un lieu où Il est présent pour nous parler, un lieu où nous entendrons Sa voix plus clairement et où nous Lui obéirons mieux, un lieu où l'amour de Dieu, exprimé dans Son Verbe fait chair, sera reçu et adoré, un

²² *Dei Verbum*, 24.

²³ J. H. cardinal Newman : *Parochial and Plain Sermons*, viii.

lieu, enfin, où les cœurs humains s'élargiront pour recevoir cette Parole dans toute sa plénitude et toute sa gloire afin que, dans la mesure où nous La recevons, le Royaume de Dieu puisse s'étendre – *Adveniat regnum tuum.*